

nemi leur tendait, les autres un persécuteur infatigable. Et lui, muni d'une philosophie puisée au fond d'une conscience tranquille, il attendait patiemment que le tyran soit las de surveiller, de tourmenter.

Tout vient à point, dit le proverbe, lorsque l'on sait attendre ; aussi, par un beau jour de printems le cachot ouvrit son étroite gueule et le Fantasque profitant du moment, secoua la mousse qui avait poussé sur ses souliers, sortit et alla serrer encore une fois la main de ses bons amis. Depuis ce tems-là, bien des vicissitudes sont venues tour-à-tour menacer son existence ; souvent la pauvreté, qu'on dit honorable, mais qui est bien incommode, tarissait les sources de la vie, il agonisait ; quelquefois l'or du pouvoir ou de l'ambition brillait devant ses yeux ; mais le journal pensait à sa mission populaire et le tentateur était congédié. Le jour de la récompense est arrivé ; au moment du malheur le Fantasque a trouvé ses amis, et lorsqu'enfin il croyait lui-même avoir vu la fin de sa carrière il ressuscite comme par miracle et le voilà plus vivant que jamais.

Oh ! comment tout cela s'est-il fait, s'écrient à la fois les plus curieux d'entre mes lecteurs ?—Faut-il vous le raconter ?—Oui, oui, oui, oui !

Eh bien, braves gens, dans ce tems-ci je ne saurais vous rien refuser ; surtout auprès m'être tant vanté moi-même, il serait assez convenable de dire un peu ce qui fait votre éloge.

Or, un jour de cette année, je ne puis vous dire au juste quand ; car les douces émotions que j'ai depuis éprouvées, ont chassé ce moment-là bien loin dans ma mémoire ; un jour donc qu'il faisait nuit, je dormais d'un sommeil paisible, du sommeil de l'innocence, comme dirait un journal ennemi s'il était plus futé ; je faisais un bon rêve, un rêve magnifique ; il me semblait que tout-à-coup le gouvernement responsable n'était plus un problème insoluble ; il me semblait que Son Excellence Sir Charles Metcalfe, désillusionné sur ses conseillers secrets, ses *ennemis* intimes, voulait gouverner d'après les vœux bien entendus du peuple et que les anciens ministres étaient rappelés, réintégrés avec honneur autour de la table exécutive ; à leur tour ministres s'occupaient non plus de théories vagues, non plus de la manière dont les créanciers tourmenteront les débiteurs, mais du progrès réel de la nation, de l'encouragement de l'industrie et de l'agriculture, de l'exploitation des richesses dont notre sol et nos rivières abondent ; le ministère provisoire avait cédé la place, sans murmure ni sans corruption, à ceux que le peuple avait désignés et il avouait ingénument que c'est par une erreur coupable qu'il avait voulu diviser le peuple ; tous les employés publics signaient une pétition pour faire réduire leurs salaires, et le gouverneur, pour donner le bon exemple, abandonnait le sien au profit de l'éducation des pauvres ; les représentants de la nation protestaient contre la loi qui règle la qualification somptuaire des membres du parlement ; les trois branches de la législature passaient avec acclamations une loi qui encourageait l'usage des produits du pays, votaient des subsides à des manufactures indigènes, incorporaient des banques canadiennes ; l'union était dissoute, Québec redevenait le siège du gouvernement, le commerce renaissait, mais les industriels étaient prudents et leurs sœurs, leurs filles, leurs épouses signaient avec enthousiasme l'engagement de jeter au feu pour ne les plus renouveler, robes de soie, rubans, épinglettes, écharpes brillantes, plumes ondoyantes, voiles transparents, châles, fichus, ridicules étrangers ; la justice était à portée de tout le monde et personne n'y avait recours car les lois étaient intelligibles ; les tarifs professionnels étaient abolis ; docteurs et avocats et notaires n'étaient payés, comme le simple ouvrier, que lorsqu'ils avaient fait du bon ouvrage ; la loi défendait l'emprisonnement pour dettes ou l'emprisonnement payait les dettes ; il n'était plus permis au créancier sans entrailles de faire vendre les objets qui servent à l'ex-